

Préface. Des dynamiques langagières aux représentations identitaires

Julie Boissonneault

Université Laurentienne (Canada)

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique urbaine, bien que la ville n'y soit pas vue comme une aire géographique statique et restreinte, mais plutôt comme un espace-lieu d'effervescence (créative ou conflictuelle) accrue en raison du contact de nombreuses langues – dialectes et parlers – qu'on y retrouve. C'est dans cette perspective plus large que les articles qui composent ce volume traitent de questions touchant les dynamiques langagières en contexte urbain (Partie I), les pratiques langagières en mouvance (Partie II) et les questions d'identité et de représentations (Partie III). Il s'agit là de thématiques non étanches mettant en valeur des langues ou des faits et des traits linguistiques constamment en mouvement d'un territoire à l'autre, d'un espace à l'autre, d'un individu à l'autre et, chemin faisant, se croisant, s'interpénétrant et agissant les uns sur les autres. La variété des corpus qui font l'objet des articles illustrent éloquemment la diversité des langues qu'utilisent les locuteurs. Par leurs langues et leurs parlers – qu'il s'agisse du français, de l'arabe, du berbère, du yemba, de l'anglais, du pidgin-english, du nouchi, du (h)mong, de l'ewondo, du dogon, entre autres –, ils sont porteurs d'histoire récente et ancienne et tiennent des discours métalinguistiques et identitaires.

I. Dynamiques langagières en contexte urbain

Les espaces urbains – dans toute leur diversité et leur complexité – sont des milieux d’effervescence, de mouvements identitaires et de dynamisme linguistiques. S’inspirant de démarches et d’une épistémologie propres à la sociolinguistique, les cinq textes de cette première partie proposent des regards analytiques, critiques et réflexifs sur les dynamiques langagières en contexte urbain.

Variation spatiale et variation linguistique sont à l’honneur dans l’article de **Leila Messaoudi**, « Aspects de la sociolinguistique urbaine au Maghreb. De quelques questionnements », et permettent de voir que les faits et les traits linguistiques « trahissent » la provenance des locuteurs en marquant leur appartenance à des lieux précis. Toutefois, la complexité de ces lieux ne saurait, selon l’auteure, être réduite à une simple dichotomie « urbanité-ruralité ». Elle propose plutôt d’envisager la situation plurilingue de grandes villes du Maghreb (Rabat, Alger et Tunis) dans le cadre d’une trichotomie où s’entrecroisent les marqueurs « citadin – urbain – rural » et par lesquels elle distingue la population dite citadine de la population nouvellement urbaine. Dans cette perspective, les discriminants linguistiques qui identifient les locuteurs relèvent davantage de leur régiolecte que de leur topolecte. Messaoudi amène ainsi à revoir la relation à la ville dans ses histoires, dans ses parlars et dans la mouvance de ceux et celles qui y habitent.

Dans « Les langues en Algérie : entre diglossie, bi-plurilinguisme et continuum », **Ali Becetti** argumente que la sociolinguistique est, par essence, urbaine. Avec le Maghreb comme terrain d’étude, il propose une analyse critique du concept de la diglossie en sol algérien et montre que la conceptualisation diglossique nord-américaine ne rend pas justice à l’aménagement linguistique maghrébin du fait qu’elle promeut la stabilité plutôt que le dynamisme (conflictuel). À la question

de savoir si l'on peut dire que la ville est moteur des dynamiques langagières, l'auteur soutient que la structuration de la communication humaine joue un rôle important dans l'organisation de la société urbaine.

L'étude que propose **Alexander Russell** de la variation dialectale du français parlé en Louisiane dans «*Preservation of Affrication in Rural Francophone Louisiana*» ouvre sur la difficulté à cantonner les langues à l'intérieur de frontières géopolitiques déterminées. Le trait linguistique sur lequel il se penche – celui de l'affrication – ne peut se comprendre en français louisianais qu'à la lumière des événements sociohistoriques qui ont contribué à la variation, notamment dans la région de Ville Platte. L'étude de la distribution géolinguistique de traits de langue dans le temps et dans l'espace est ainsi en parallèle à l'étude de marqueurs identitaires et d'appartenance.

Les deux derniers textes de cette première partie traitent d'identité marquée par des parlers en milieux urbains et véhiculée dans les discours. Les locuteurs à l'étude signent leur appartenance par des registres ainsi que par la distinction dans leur posture à l'Autre (« nous » et « eux »). Dans « Sortir de son territoire en périphérie parisienne : un mouvement géographique, langagier et idéologique », **Maria Candea** montre comment les traits sociophonétiques de membres d'un groupe marginalisé – les jeunes de la cité à Paris – sont à la fois des marqueurs sociaux et des marqueurs territoriaux. Sont ainsi étroitement liés appartenance socioéconomique, provenance géographique et parler. Tout changement dans l'un de ces vecteurs – langue, classe ou territoire – a un effet sur les autres et nécessite une adaptation individuelle. **Adeline Nguéfak**, quant à elle, s'intéresse au laboratoire qu'est le contexte urbain dans « Contact, créativité linguistiques et représentations sociales en milieu urbain : le cas de la ville de Dschang au Cameroun ». Là où les langues que choisissent les habitants de Dschang sont signes d'identité et de différenciation. Or, cette cohabitation entraîne une interpénétration

des langues – l’emprunt, l’alternance de codes et la resémantisation – qu’elle analyse non comme source d’interférence, mais davantage comme source de création.

II. Pratiques langagières en mouvance

À la lecture des sept articles qui composent cette deuxième partie, il est évident que les comportements langagiers de locuteurs en contact entraînent de nouveaux aménagements dans les rapports aux autres et que ces aménagements se traduisent dans et par la langue. De convergences à divergences, nous voyons comment les réaménagements mobilisent à la fois ressources linguistiques et langagières. Il y est ainsi question de la complexité des pratiques langagières et de motivations de l’adaptation linguistique et culturelle.

Fruit d’une démarche ethnographique, l’article que signent **Claudine Moïse**, **Gabrielle Budach** et **Emmanuel Kahn** (« Mondialisation et redéfinition territoriale. Une certaine vision du Canada francophone ») illustre l’adaptation d’un discours ancré à la fois dans une culture et dans une histoire déterminées afin de susciter l’imaginaire de locuteurs habitant hors des frontières habituelles de ce discours. Les auteurs analysent ainsi l’image que véhiculent des Franco-Canadiens à l’extérieur de leur territoire d’origine.

Les trois articles suivants mettent en valeur comment des (variétés de) langues cohabitant de près ou de loin sur un même territoire agissent inexorablement l’une sur l’autre. Dans « Identité territoriale et variation linguistique? », **Driss Meskine** note les similitudes et les dissemblances entre faits linguistiques relevant de l’arabe écrit et de l’arabe parlé au Maroc. Ce va-et-vient entre variété véhiculaire et variété vernaculaire permet d’apprécier la richesse sémantique d’une langue et la diversité de sa structure interne. **Basile Ouattara** poursuit cette démonstration,

dans « Hybridité et artificialité du nouchi : lectures sociolinguistiques d'un parler », en faisant état de l'usage grandissant du nouchi en Côte d'Ivoire. De parler clandestin à langue qui se légitimise, notamment par la littérature, il expose les principes qui président à la formation du lexique et aux éléments morphosyntaxiques en nouchi. Quant à **Chô Ly**, il présente le cas particulier et peu étudié des (H)Mong qui, après avoir fui la Chine dans les années 1970, se sont retrouvés en terre sud-américaine. Dans son « Analyse de l'influence du français sur le (h)mong en Guyane française à travers le phénomène de l'emprunt linguistique », l'auteur peint le portrait de la vitalité (et du maintien) de la langue (h)mong en Guyane à la fois en raison de son isolement géolinguistique et de sa capacité à adapter les emprunts qu'il fait au français à son système phonétique et morphologique.

Bernard Mulo Farenkia nous transporte ensuite à la société plurilingue et pluriculturelle camerounaise. « L'*ethos* (culturel) camerounais au miroir des pratiques de la politesse » illustre que se frayer un chemin dans l'ensemble hétéroclite des comportements sociaux en milieu plurilingue n'est pas chose aisée. Les stratégies verbales et non verbales que relève l'auteur sur le terrain mettent au jour la difficile négociation interculturelle et l'inventivité langagière afin de permettre la compréhension de postures très éloignées et les concilier les unes aux autres.

Par ailleurs, **Nathalie Lacelle** et **Monique Lebrun** font état d'usages sociolinguistiques de jeunes Québécois francophones, anglophones et allophones dans cet espace de socialisation que sont les réseaux sociaux médiatisés. L'article « Langue et territoire virtuel : enquête sur les pratiques sociales et linguistiques d'adolescents québécois » est un regard multidimensionnel sur le rapport aux langues et tient compte, entre autres choses, de la conscience linguistique des choix effectués et des facteurs multiples qui agissent sur l'attrait exercé par les langues dans l'espace virtuel.

Dans une enquête empirique intercontinentale (Canada – France), **Simon Laflamme** se penche sur les pratiques langagières de deux cultures de langue française. Dans « Du similaire et du différent dans le déroulement des comités en Midi-Pyrénées et en Ontario français », il met à l'épreuve quatre grandes hypothèses quant à ce qui distingue et ce qui apparente les façons de communiquer de locuteurs francophones de nationalité française et de nationalité canadienne, notamment le lexique, les attitudes, la durée des énoncés, le nombre de mots et de tours de parole, et les interruptions.

III. Identité et représentation

Bien qu'il ait pu être question d'identité dans les textes précédents (qui ne sont pas étanches les uns aux autres), nous avons regroupé les cinq articles de cette dernière partie de l'ouvrage puisqu'ils font de la représentation identitaire liée à une langue, l'objet de leur étude. Ces représentations, diverses par leurs situations particulières, peuvent l'être aussi dans la portée des images véhiculées, notamment en tant qu'idées reçues, d'où leur représentation faussée, ou encore en tant que facteur de différenciation.

Christian Bellehumeur, Francine Tougas et Joelle Laplante lancent le bal avec un article intitulé « Tenants et aboutissants d'une identification à des groupes minoritaires et majoritaires : le cas des Franco-Ontariens » où ils traitent de rapports intergroupes linguistiques dans le but de mieux comprendre l'apport de la mémoire collective à l'identité sociale. De par les discours sur l'estime de soi collective et sur le favoritisme à un groupe donné, les chercheurs illustrent la complexité des facteurs qui forgent l'identification sociale lorsqu'un groupe linguistique est en situation minoritaire.

Le concept de mémoire collective est repris dans le texte « Suis-je toujours Français si je parle anglais? La fonction identitaire des langues : le cas de l'anglais en France » que signe **Françoise Le Lièvre**. Le poids des représentations entretenues à l'égard des langues française et anglaise (et de leurs locuteurs) qui se sont construites au fil des siècles expliquerait, de l'avis de l'auteure, la défiance des uns à l'égard de la langue des autres. L'auteure établit ainsi un lien étroit et réciproque entre langue et identité en montrant que les usages linguistiques des locuteurs et les représentations qu'ils se font de la langue agissent sur l'identité, mais également que celle-ci agit sur ceux-là.

Dans « Plurilinguisme en milieu religieux urbain camerounais : jeux et enjeux », **Venant Eloundou Eloundou** s'intéresse à des espaces interactifs plurilingues spécifiques : celui des paroisses catholiques de la ville de Yaoundé, au Cameroun. Ses observations sur la distribution et la fonction des langues sous étude permettent de soulever plusieurs questions, dont celle de la concurrence entre langues véhiculaires et langues vernaculaires et celle du marquage socio-identitaire par les langues.

Denis A. Douyon propose, quant à lui, un nouveau regard critique sur les Dogons du Mali. L'article « Construction d'une identité ethnique sans langue : le cas des Dogons du Mali » déconstruit l'image d'un groupe homogène partageant langue et culture. L'auteur lève le voile sur l'hétérogénéité culturelle et linguistique des groupes dogons et, ce faisant, il soulève les difficultés qu'ont connues les chercheurs à bien cerner les paramètres de leur identité.

Finalement, **Myriam Katia Amrane-Anzanello** fait valoir le pouvoir des mots dans la construction de l'identité sociale. Dans « La désignation en tant que construction identitaire dans un organe de la presse privée de la décennie 1990 », l'auteure procède à des analyses lexicosémantique

et syntaxique (notamment celles des concepts d'occident et d'occidentose, de laïcité et de laïcisme) qui véhiculent des représentations de l'Autre par différenciation.

Dans cet ouvrage soulignant la pluralité des territoires dans lesquels vivent des locuteurs de langues, de dialectes ou de parlers différents, nous avons mis en vedette l'espace « urbain » dans son acception la plus large. Conscients de la difficulté à confiner les langues dans une aire circonscrite, le lieu/l'espace « urbain » nous paraît être la balise qui fait valoir la place que ces langues cherchent à occuper, le rapport qu'entretiennent leurs locuteurs les uns envers les autres et les négociations d'ordre social et linguistique qui en découlent.